Guimond, de La Touche, Claude
Iphigénie en Tauride

IPHIGÉNIE EN TAURIDE,

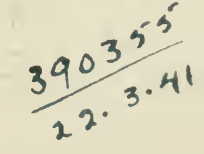
TRAGÉDIE,

EN CINQ ACTES ET EN VERS;

PAR GUYMOND DE LA TOUCHE.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Français, le 4 Juin 1757.





A PARIS,

Chez FAGES, Libraire, boulevard Saint-Martin, No. 26, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes Artistes, et rue Meslé, No. 25.

AN X. (1801.)

PERSONNAGES.

THOAS, chef de la Tauride.

ORESTE, roi d'Argos et de Mycène, frère d'Iphigénie.

PILADE, roi de la Phocide, ami d'Oreste.

IPHIGÉNIE, grande-prêtresse de Diane.

ISMÉNIE, prêtresse de Diane, attachée à Iphigénie.

EUMENE, autre prêtresse.

ARBAS, officier des gardes de Thoas.

Un Esclave, attaché à Isménie.

Prêtresses.

Soldats d'Oreste et de Pilade.

Gardes de Thoas.

La Scène est en Tauride, dans le Temple de Diane.



IPHIGÉNIE, EN TAURIDE, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

IPHIGÉNIE, *seule, prosternée au pied de l'autel.*

Grand dieu, dont en tremblant j'implore l'assistance,
Daignez, en l'éprouvant, soutenir ma constance :
Du songe qui m'accable éclaircissez l'horreur.
De vos profonds décrets est-il l'avant coureur ?

SCENE II.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE, *au fond du théâtre.*

Quels douloureux accens me remplissent d'alarmes ?
N'entends-je pas la voix d'Iphigénie en larmes ?

IPHIGÉNIE, *se levant.*

Est-ce toi, dont les soins me deviennent si chers,
Qui seule, à ma douleur, restes dans l'univers?

ISMÉNIE.

Vous me faites frémir. Vers ces autels funèbres,
Rendus plus effrayants par l'horreur des ténèbres,
Pâle et tremblante, hélas! que venez-vous chercher,
Vous, qui, le jour, osez à peine en approcher.
Aucun ordre sanglant n'a frappé mon oreille.
Du farouche Thoas la cruauté sommeille ;
Son cœur, qui veille en proie aux superstitions,
Avide par devoir du sang des nations,
Au pied de ces autels, du trouble qui le tue,
N'assiége point encore Diane et sa statue;

Mais, que vois-je? Vos sens d'épouvante frappés,
D'un nuage de pleurs vos yeux enveloppés!...

IPHIGÉNIE.

A la gloire des Grecs et du fils de Pélée,
Diane, que n'étois-je en Aulide immolée!
Ou que n'ai-je du moins, quand ta puissante main
Me transporta loin d'eux sous ce ciel inhumain,
Subi la loi sanglante en tom nom établie
Contre les étrangers qu'elle te sacrifie;
O déesse!

ISMÉNIE.

Pourquoi lui reprocher toujours
La trop juste pitié qui défendit vos jours?
Craignez que sa bonté si mal récompensée
A la fin, de vos pleurs, ne se trouve offensée.
Mais en ce jour naissant, qui peut les redoubler?
Est-ce le sang qui doit sous votre main couler?
D'un cœur compatissant victime déplorable,
Hélas! auriez-vous vu l'étranger misérable,
Au pied du temple hier trouvé sans mouvement,
Sur le sable étendu, privé de sentiment,
Que dans l'horrible excès du zèle qui l'enivre,
Par d'homicides soins Thoas a fait revivre?

IPHIGÉNIE.

Pourquoi l'aurois-je vu? N'ai-je donc pas assez
De la crainte des maux qui me sont annoncés?
A quels pleurs éternels je semble être livrée!
D'un trop crédule espoir me serois-je enivrée?
O destin! N'ai-je dû naître que pour souffrir?
Me verrai-je toujours, sans vivre ni mourir;
Dans ce temple de sang, au meurtre assujétie,
Traîner avec effort ma chaine appesantie,
Victime à chaque instant d'un devoir odieux,
L'horreur de la nature, et peut-être des dieux?

ISMÉNIE.

Quoi! Ne comptez-vous plus sur votre frère Oreste?
Avez-vous oublié cet espoir qui vous reste?

IPHIGÉNIE.

Vain espoir! Son trépas ne m'est que trop prédit!
Un songe encor présent à mon cœur interdit...

ISMÉNIE.

Pourquoi vous alarmer sur la foi d'un mensonge?
Fille du roi des rois, devez vous craindre un songe?

IPHIGÉNIE.

Le cœur des malheureux a tout à redouter.
Mais quel ressouvenir vient encor m'agiter?
Quand dans l'espoir flatteur d'un brillant hyménée
Je fus aux champs d'Aulide en triomphe amenée,

De mes affreux destins fatal avant coureur,
Un songe également vint me remplir d'horreur ;
J'y vis d'Agamemnon la sanglante imposture :
Je le vis à l'autel, outrageant la nature,
D'un titre qu'il souilloit avidement jaloux,
Me présenter la mort, au lieu de mon époux!

ISMÉNIE.

Quel phantôme aujourd'hui, quel sinistre présage
De vos sens égarés suspend encor l'usage?
Osez me le tracer ; soulagez votre cœur :
Le récit de nos maux adoucit leur rigueur.

IPHIGÉNIE.

Quel mélange inoui d'horreur et d'allégresse?
Je revoyois les lieux si chers à ma tendresse ;
Au sein de la nature et de l'humanité,
Je respirois le calme avec la liberté.
Au fond de leur palais rèmpli de leur puissance
Je cherchois les auteurs de ma triste naissance,
Quand un bruit effrayant des gouffres du trépas
S'élève, et fait trembler le marbre sous mes pas :
D'une sombre vapeur l'air à l'instant se couvre :
La voûte du palais à longs sillons s'entr'ouvre :
Je fuis; et la lueur d'un pâle et noir flambeau,
Ne me laisse plus voir qu'un horrible tombeau.
En ce même moment, un nouveau bruit s'élève,
De ce vaste débris, qu'avec peine il soulève,
Sort un jeune inconnu, sanglant, pâle, meurtri :
Il m'appelle, en poussant un lamentable cri :
J'accours. Et pleine encor du fatal ministère,
Dont je porte le joug, esclave involontaire!
Ornant son front de fleurs et du bandeau mortel,
Je le traîne en pleurant aux marches de l'autel.
Ce jeune infortuné, grands dieux! c'étoit mon frère...
Sorti du sein des morts, mon parricide père
Sembloit, brûlant encor de la soif de son sang,
Forcer ma main tremblante à lui percer le flanc.

ISMÉNIE.

Chassez ces vains objets, effacez-en l'empreinte.

IPHIGÉNIE.

N'es-tu plus, cher espoir? En croirai-je ma crainte?
Es-tu, comme ta sœur, à l'orgueil immolé?
Pour un autre Ilion ton sang a-t-il coulé!
Hélas! Tu soutenois mon timide courage!
J'attendois chaque jour qu'un favorable orage,
Me livrât, sur ces bords de mes larmes trempés,
Quelques malheureux Grecs au naufrage échappés,
Pour instruire par eux Argos et ta tendresse,
Du cours de mes destins ignoré de la Grèce ;

Sûre que ton grand cœur, pénétré de mon sort,
M'affranchiroit d'un joug plus cruel que la mort.
Inutiles projets! Les dieux dans leur vengeance,
M'ont voulu tout ravir, jusques à l'espérance!

ISMÉNIE.

Croyez-en moins un songe et vos pressentimens:
Il n'est d'oracles sûrs que les événemens.
Quel barbare plaisir, quelle fureur extrême,
D'irriter vos ennuis sans pitié pour vous-même!
D'ailleurs, souvent les dieux qu'accusent nos douleurs,
Annoncent leurs bienfaits sous l'aspect des malheurs,
Jusqu'au dernier moment que votre cœur espère.
Je peux encor pour vous nommer ici mon père:
Votre rang, vos vertus, mes pleurs et vos bienfaits,
Jusqu'au fond de son cœur ont porté vos regrets:
Caché sous l'humble toit qu'honore sa vieillesse,
Du soin de vos malheurs il se remplit sans cesse.
Hélas! Que votre sort lui fait sentir le sien!
Mais, madame, parlez; nos jours sont votre bien.

SCENE III.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMENE.

EUMÈNE.

VOTRE tyran, pressé, par ses sombres alarmes,
Vient, madame, rouvrir la source de vos larmes.
Inquiet, éperdu, croyant tout ce quil craint,
Redoutant l'étranger qui ne doit qu'être plaint,
Il vient, en ses terreurs aussi cruel qu'extrême,
L'immoler par vos mains au ciel moins qu'à lui-même.

IPHIGÉNIE.

A quoi me réduit-il? Fatale extrémité!
Et quel moment encor choisit sa cruauté!

ISMÉNIE.

Ah! si, brisant le joug d'une triste contrainte,
Vous essayez de vaincre et son zèle et sa crainte!
Si, de l'humanité, vous reclamiez les droits,
Et le courroux des dieux, et le devoir des rois!
Si vous faisiez parler sa gloire et la nature!...

IPHIGÉNIE.

Que peut-on sur un cœur en proie à l'imposture,
Que sa religion, et la crédulité,
Remplissent d'épouvante et de férocité?
Grand dieu, si cependant votre gloire s'oppose,
A ces meurtres sacrés qu'un faux zèle m'impose,
Du sang des malheureux, si ces autels baignés,

Sont un objet d'horreur à vos yeux indignés,
Daignez alors, daignez descendre dans mon âme,
Et l'embrâser des traits d'une divine flâme;
A ma timide voix prêtez ces fiers accens,
Qui subjuguent l'esprit, et captivent les sens :
Que je puisse dompter l'illusion farouche,
D'un barbare, que tout effraye, et rien ne touche ;
Et qu'en vous honorant, mes pacifiques mains.
Ne servent désormais qu'au bonheur des humains.

ISMÉNIE.

Votre tyran paroît. Renfermez votre trouble.

IPHIGÉNIE.

Son aspect, malgré moi, l'excite et le redouble.

SCÈNE IV.

THOAS, IPHIGÉNIE, ISMENIE, EUMENE, ARBAS, GARDES.

THOAS.

Vous, à qui l'avenir doit se manifester,
Sur mon sort, en tremblant, je viens vous consulter.
Je ne peux plus long-tems, dans l'ombre du silence,
De mes noires terreurs cacher la violence.
Sans être criminel, j'éprouve des remords :
J'entrevois sous mes pieds le rivage des morts :
La foudre autour de moi dans la nuit étincelle :
Sur mon front innocent ma couronne chancelle :
Des dieux, qu'avec effroi j'évite d'offenser,
Jusqu'au sein du repos, je m'entends menacer.
Diane par mes vœux vainement combattue,
Semble vouloir ailleurs transporter sa statue ;
De ce revers fatal dont dépendent mes jours,
Je ne sais quelle voix vient m'avertir toujours.
Vous, qu'approche des dieux votre saint ministère,
Daignez, de ces objets, m'éclaircir le mystère;
En appaisant le ciel, daignez l'interroger,
Dans le flanc entr'ouvert du sinistre etranger.
L'état où je l'ai vu, m'afflige et m'importune :
Tout m'est suspect en lui, jusqu'à son infortune.
Ses regards furieux, vers le ciel élancés,
Sur son front pâlissant ses cheveux hérissés,
Ses mouvemens affreux, ses cris mêlés d'alarmes,
Perdus dans un torrent de sanglots et de larmes,
Son visage altéré, sans forme et sans couleur,
L'oubli de sa raison qu'égare la douleur,
Son calme ténébreux après sa rage éteinte,

De l'horreur qui le suit, frappent mon âme atteinte.
De ses gardes tremblans, si j'en crois les rapports,
Dans l'effroyable accès de ses brûlans transports,
Parmi les cris qu'il pousse en sa douleur amère,
Il semble articuler les noms d'ami, de mère.
Un d'eux-même a cru voir des spectres l'entourer,
Armés de longs serpens, prêts à le déchirer.
Quel peut-être le nom de ce barbare impie?
Dans son farouche cœur quel crime affreux s'expie?
Condamné par les dieux, et tout prêt d'expirer,
D'où peut naître l'effroi qu'il semble m'inspirer?
D'où vient que tout me nuit, et sert à me confondre?

IPHIGÉNIE.

Sur vos troubles secrets que puis-je vous répondre,
Seigneur? Les dieux sont sourds à mes tristes accens.
Diane avec horreur repousse mon encens.
Sous mes genoux tremblans l'autel fuit et s'entrouvre.
La statue à mes yeux d'un voile épais se couvre.
Dans son propre aliment le feu sacré s'éteint.
Je ne sais. Mais le sang dont cet autel est teint,
Ce sang de l'innocence aveuglement proscrite,
Loin d'appaiser les dieux, peut-être les irrite.
La vapeur de ce sang par devoir répandu
A peut-être formé l'orage suspendu.
Je l'avouerai, je crains d'outrer leur privilège:
Je crains d'être à la fois barbare et sacrilège.
Si l'organe qui parle à mon cœur éperdu,
Du vôtre également pouvoit être entendu,
Votre zèle, seigneur, plus pur et moins austère,
Ne feroit plus du meurtre un auguste mystère,
Et ces autels de sang, effroi des malheureux,
Seroient, contre le sort, un asyle pour eux,
Même pour l'étranger qui vous paroît à craindre,
Et qui peut-être, hélas! quel qu'il soit, n'est qu'à plaindre.
Enfin je ne sais trop si c'est les offenser:
Mais, pour l'honneur des dieux, je n'oserois penser
Qu'au gré des noirs transports d'une bizarre haine,
Faisant de leurs autels une sanglante arêne,
Ils se plaisent sans honte à voir le sang humain
Couler à longs ruisseaux sous ma tremblante main.
A ces farouches traits peut-on les reconnoître?
Se pourroit-il, grands dieux, qu'avilissant votre être,
Vous nous ordonnassiez, capricieux tyrans,
D'expier nos forfaits par des forfaits plus grands;
Et que nous n'eussions droit à vos bienfaits augustes,
Qu'en osant mériter vos vengeances plus justes?

THOAS.

Eh quoi! l'illusion d'un cœur compatissant

Vous fait-elle oublier l'oracle encor récent
Qui m'ôte avec le jour le sceptre et la statue,
Si par l'humanité mon âme combattue
Dérobe au glaive saint un seul des étrangers
Qu'auront fait échouer le sort et les dangers ?
C'est donc, en me rendant à ses arrêts contraire,
Qu'aux vengeances du ciel l'on prétend me soustraire ?
Protecteur, dites-vous, des mortels innocens,
Peut-il nous demander leur trépas pour encens ?
Sans doute qu'il le peut, puisqu'il vous le demande :
Et cet hommage est dû dès-lors qu'il le commande.
Est-il quelque devoir qui l'oblige envers nous ?
Ne peut-il pas frapper sans mesurer ses coups ?
Quoi ! Les peuples armés du glaive de la guerre,
De flots de sang humain pourront couvrir la terre !
Leurs chefs ambitieux au soin de leur grandeur,
Pourront tout immoler dans leur aveugle ardeur !
Nous-mêmes, dans le creux de nos antres sauvages,
Nous pourrons subsister de meurtre et de ravages !
Nous pourrons dévorer nos ennemis vivans,
Et nous désaltérer dans leurs crânes sanglants !
Et les dieux en courroux, ces dieux par qui nous sommes,
Ne pourront demander, pour victime, des hommes !
Le sang que nous faisons couler à notre gré,
Sera-t-il donc pour eux uniquement sacré ?
Mais vous, de leurs décrets l'instrument et l'organe,
Quel tribunal en vous les juges et les condamne ?
De quelle autorité, bornant ici leurs droits,
Aux maîtres du tonnerre imposez-vous des loix ?
Tremblez de vos discours. Qu'un prompt retour expie
Les murmures secrets de votre cœur impie ;
Malgré les mouvemens dont il est combattu,
Adorer et frapper, voilà votre vertu.

IPHIGÉNIE.

Eh bien, seigneur, eh bien, envoyez la victime.
Puissé-je ne remplir qu'un devoir légitime !

THOAS.

La victime de près va vous suivre à l'autel.
Je retourne la voir dans mon trouble mortel ;
Qui que ce soit, frappez ; soyez inexorable ;
C'est être criminel que d'être misérable.
En un mot, c'est ma loi, c'est ma religion ;
Et votre seul devoir est la soumission.

SCÈNE V.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMENE.

IPHIGÉNIE.

IL faut donc la remplir cette loi rigoureuse ! . . . .
Allons, puisqu'il le faut... Où vais-je malheureuse ?
Tout mon sang se soulève, et tout mon corps frémit :
Dans mon cœur palpitant l'humanité gémit.

ISMÉNIE.

Vous dépendez d'un maître aux pleurs inaccessible,
En ses fausses terreurs d'autant plus inflexible,
Que par le poids des ans courbé vers le tombeau,
Il voit de ses longs jours pâlir le noir flambeau.
Craignez son zèle affreux, et que dans la Tauride
Il ne vous fasse enfin trouver une autre Aulide.
De ses ordres plutôt remplissez la rigueur ;
C'est le crime du sort, et non de votre cœur.

IPHIGÉNIE.

Quelque esclave qu'il soit du destin qui l'opprime,
Va, pour qui le commet, le crime est toujours crime,
Et la nécessité, qui semble l'excuser,
Ne peut vaincre son cœur constant à l'accuser.

ISMÉNIE.

Mais si le ciel enfin, si le ciel le commande !
Si c'est un sang impur que son courroux demande ?

IPHIGÉNIE,

Eh ! De quel vain effroi prétends-tu me frapper ?
La nature me parle, et ne peut me tromper ?
C'est la première loi.... C'est la seule peut-être...
C'est la seule, du moins, qui se fasse connoître,
Qui soit de tous les tems, qui soit de tous les lieux,
Et qui règle à la fois les hommes et les dieux.

EUMÈNE.

Ah ! madame, pensez....

IPHIGÉNIE.

Je sens que je m'égare.
Mais que le ciel enfin me parle et se déclare.
Suit-il, dans ses décrets, les mœurs des nations ?
Est-il père ou tyran selon leurs passions ?
Mais non : peuples cruels, il n'a point votre rage ;
Auteur de la nature, il chérit son ouvrage ;
Tout homme, à ses bienfaits, a droit également.
Aucun, dans l'univers, n'est né pour son tourment.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORESTE, *enchaîné ;* GARDES.

ORESTE, *dans le fond du théâtre.*

AH ! laissez-moi jouir du moment qui me reste,
Et respectez mon sort.

SCÈNE II.

ORESTE, *seul, s'avançant sur le bord du théâtre.*

AH ! malheureux Oreste !
Pour m'accabler encor, quel bras appésanti
Rappelle au sentiment mon cœur anéanti ?...
Cieux ! Quel enfer me suit ! Quels tourmens effroyables !...
Laissez-moi respirer, spectres impitoyables !
C'est le crime des dieux... Je n'ai fait qu'obéir...
Mais vous, qui me donnez le droit de vous haïr,
Auteurs de mon forfait, auteurs de mon supplice,
Dieux bizarres, parlez, quel est votre caprice ?
Du fond de mon exil vous m'arrachez tremblant :
Vous mettez dans mes mains un glaive étincelant :
De mon père égorgé par sa fureur jalouse,
Vous marquez à mes coups la parricide épouse :
Je recule, je crains... Cruels, vous menacez.
Je me soumets, je frappe... Et vous me punissez...
C'est peu. N'appercevant dans la nature entière
Qu'un gouffre épouvantable, et l'ombre de ma mère,
N'en pouvant soutenir le phantôme odieux,
Je cours vous implorer, impitoyables dieux !
Vous me nommez ces lieux qu'au meurtre on prostitue :
Vous m'annoncez qu'il faut en ravir la statue,
Et transporter ailleurs ses autels prophanés,
Pour m'arracher au trouble où vous me condamnez.
Je pars ; et tu me suis, ami fidèle et rare !
Mais entrant dans le port, l'orage nous sépare.
Poussé sur les écueils, par la foudre embrâsé,
Mon vaisseau, loin du tien, vole en éclats brisé.
Englouti sous les flots, privé de la lumière,
J'ignore qui me rend à ma fureur première.

Mais sur quelles horreurs s'arrêtent mes regards?
Sur ces marbres cruels quels traits de sang épars?
Mes plus affreux malheurs sont-ils ceux que j'ignore?
Pilade... Achève, ô ciel, frappe, je vis encore...
O rage! Oui, c'est son sang. Me laissant mon ami,
Les dienx ne m'auroient cru malheureux qu'à demi.

SCÈNE III.

ORESTE, PILADE, *enchaîné.*

PILADE, *au fond du théâtre.*

Que vois-je? A mon transport puis-je le méconnoître?
(*Il court embrasser Oreste.*)
Revois entre tes bras, ô moitié de mon être,
Revois Pilade.

ORESTE.

Où suis-je? En croirai-je mes yeux?
Pilade dans mes bras! Pilade dans ces lieux!
Je sens mon âme errer sur mes lèvres tremblantes...

PILADE.

Rappelle, en me voyant, tes forces chancelantes.

ORESTE.

Dans ces barbares lieux, fermés à la pitié,
Quel démon ou quel dieu t'a conduit?

PILADE.

L'amitié.
Ayant, par tes débris, connu ton infortune,
Voguant aux cris des tiens, luttans contre Neptune,
Les sauvant tous, croyant te voir dans chacun d'eux,
Je te cherchois, rempli des promesses des dieux.
N'osant, et ne pouvant, sans leur faire un outrage,
Te croire enseveli sous ton propre naufrage,
Au milieu des rochers qui défendent ce port,
J'aborde sans autre art qu'un aveugle transport;
De mon vaisseau caché sous leur cime avancée,
J'abandonne le soin au sage et brave Alcée;
Et cherche avec effort la trace de tes pas,
Dans les antres voisins des portes du trépas.
Près de ces murs sanglants le jour vient me surprendre;
J'allois, pour tout tenter, vers mon vaisseau me rendre,
Quand tout un peuple accourt et vient m'envelopper;
Je m'arme avec fureur, je crois le dissiper;
Mais le nombre m'accable; et je deviens la proie
De ces monstres remplis de terreur et de joie;
Ils me traînent en foule et d'un commun transport

Devant leur chef tremblant qui m'envoie à la mort...
Mais quels profonds sanglots !...

ORESTE.

Dans quel gouffre d'alarmes
Replongez-vous mes sens, dieux, témoins de mes larmes !
Quel est mon sort ! Faut-il toujours me reprocher
Le malheur de tous ceux qui m'osent approcher ?...
(*Se tournant vers Pilade.*)
Ah ! falloit-il, quittant le trône et la Phocide,
T'associer sans honte au sort d'un parricide ?
Et ne devois-tu pas, à l'exemple des dieux,
Abandonner un monstre à lui-même odieux ?

PILADE.

Pilade, ô ciel, Pilade abandonner Oreste ?
Quel langage accablant pour l'ami qui te reste ?

ORESTE, *furieux.*

Effroyable ascendant d'un pouvoir ennemi ?
J'ai donc assassiné ma mère et mon ami !
Ciel exterminateur, anéantis mon être,
Anéantis le jour, le lieu qui m'a vu naître...
Mais quel vuide effrayant se forme sous mes pas !...
Graces au ciel, je vois les gouffres du trépas...
Dans leur profonde nuit courons cacher mes crimes...
Mais quel spectre se meut au fond de ces abîmes ?...
C'est ma mère, grands dieux !... Fuyons... Mais la voici...
Egiste l'accompagne... Et toi, Pilade aussi !
Comme eux, tu me poursuis, toi, mon dieu tutélaire !
Tu sers de mes bourreaux l'implacable colère !
L'ami qui me restoit, devient mon assassin !
Il s'arme de serpens, il les jette en mon sein !
Ciel ! où fuirai-je ? Arrête, ombre chère et terrible...
Vois mes remords, mes pleurs, mon désespoir horrible...
Ah ! je succombe... (*Il tombe dans les bras de Pilade.*)

PILADE.

O ciel ! Et ne me vois-tu pas
Te soutenir, ami, te serrer dans mes bras ?...

ORESTE, *revenant à lui.*

C'est toi !

PILADE.

Vois ton ami que ta fureur offense...
Barbare, voilà donc l'effet de ma présence !
Si tu n'étois encor plus digne de pitié,
Quels reproches amers te feroit l'amitié !

ORESTE.

Excuse un malheureux étonné de lui-même.
Mais peux-tu le blâmer ? Il perd tout ce qu'il aime.

PILADE.

Où s'égare ton cœur ? Ose lui commander ;

Illustre l'amitié, loin de la dégrader.
Pense moins à Pilade, et t'occupe d'Oreste;
Du plus beau sang des rois n'avilis point le reste.
Sois homme, et me fais voir le fils d'Agamemnon.
Oublie et tes remords, et ton crime et ton nom;
Que notre honneur soit seul présent à ta pensée.

ORESTE.

Du moins, si nos soldats, si le fidèle Alcée,
Si de nos premiers ans ce guide et ce soutien
Savoit quel est ton sort, savoit quel est le mien !...
Mais mon malheur peut-être en ce moment l'opprime.
Il est de mon destin que ta mort soit mon crime...
Ah, malheureux !

PILADE.

On vient. Au nom de ton ami,
Cesse d'être en ces lieux ton premier ennemi.
Pourquoi se plaindre tant du sort qui nous rassemble ?
Est-il donc si cruel ? Nous périssons ensemble.

ORESTE.

Au moins veille sur moi. Maître de mes remords,
Que je puisse inconnu descendre chez les morts;
Aux yeux de mes bourreaux, que mon âme affermie,
Marque mon infortune et non mon infamie.
Je mourrois doublement, mourant déshonoré.

SCÈNE IV.

ORESTE, PILADE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMENE, PRÊTRESSES.

IPHIGÉNIE.

Qu'A leur aspect touchant mon cœur est déchiré !

ORESTE, *à Pilade.*

Quelle femme vers nous avec effort s'avance ?
Je sens que ma fureur se calme en sa présence.

IPHIGÉNIE.

Des soins que me prescrit la céleste rigueur,
Osons du moins remplir le seul cher à mon cœur.
(*Aux prêtresses.*)
Que l'on ôte les fers des mains de ces victimes;
Accomplissez du ciel les ordres légitimes.
Ces fers injurieux, désormais superflus,
Dans ce temple sacré ne leur conviennent plus.
(*Pendant qu'on détache leurs fers.*)
Quels traits et quel maintien !.. O devoir inflexible !...
Qu'il est cruel de naître avec un cœur sensible !
(*Après que les prêtresses se sont retirées.*)

Etranger malheureux, dont la noble douleur
Accuse en vous des rois le sang et la valeur,
Daignez répondre aux soins de mon âme attendrie.
Quels sont vos dieux, vos loix ? Quelle est votre patrie
Sur les devoirs sanglans d'un emploi rigoureux
Ne jugez point mon cœur infortuné par eux.
Des barbares rigueurs d'un culte illégitime
Mon bras est l'instrument, mon cœur est la victime.
Parlez ; ne craignez point ici de vous trahir.
Vous êtes malheureux, je ne puis vous haïr.

PILADE.

Ah ! qui que vous soyez, au malheur qui nous presse,
Quand vous l'allez combler, quel soin vous intéresse ?
S'il faut mourir, frappez. Votre pitié nous nuit.
Précipitez nos jours dans l'éternelle nuit,
Sans exiger de nous un aveu déplorable.
Qui périt inconnu, périt moins misérable.

IPHIGÉNIE.

O ! sentimens trop chers à mon cœur combattu !
Puise-t-on l'infortune au sein de la vertu ?

PILADE.

Plaignez moins nos destins. La mort fait notre envie.
L'homme apprend tous les jours à mépriser la vie.

IPHIGÉNIE.

Quel sort si rigoureux vous en fait un malheur ?

PILADE.

Tout homme a ses revers ; tout homme a sa douleur.
Le plus heureux mortel a connu les alarmes ;
Hélas ! il n'en est point qui n'ait versé des larmes !

IPHIGÉNIE.

(*à Pilade.*) (*à Oreste.*)
Mais qui donc êtes-vous ? Parlez, vous dont le front...

PILADE.

Pourquoi d'un vain aveu solliciter l'affront ?

IPHIGÉNIE, *à Oreste.*

C'est vous que j'interroge. Ah ! daignez me répondre,
Et ne m'outragez pas, jusques à me confondre
Avec un peuple aveugle, à moi-même odieux,
Dont un sort inoui me fait servir les dieux.
Parlez. A vos malheurs il importe peut-être
Que je sache du moins quels lieux vous ont vu naître...
Vous ne répondez rien. Toujours vous me cachez
Vos douloureux regards à la terre attachés.

ORESTE.

Quel fruit attendez-vous de cette connoissance ?

IPHIGÉNIE.

Dans le sein de la Grèce auriez-vous pris naissance ?
Mycène, Argos... Où vont mes esprits prévenus ?...

Ah ! sans doute ces lieux ne vous sont pas connus.

ORESTE.

Plût au barbare ciel qu'un désert m'eût vu naitre,
Et qu'il m'eût fait périr avant de les connoitre !

IPHIGÉNIE.

Comment ! Argos a-t-il été votre berceau ?

ORESTE.

Hélas ! que n'étoit-il, en naissant, mon tombeau ?

IPHIGÉNIE.

Ah ! s'il est vrai, comblez ou dissipez ma joïe.
Au milieu de la gloire et des trésors de Troye,
Quel est, dans son palais, le sort d'Agamemnon ?
Jouit-il d'un bonheur égal à son grand nom ?

ORESTE.

O ciel ! Que dites-vous ? Une main parricide...

IPHIGÉNIE.

L'auroit livré, grands dieux ! à la parque homicide !
Et quelle main ?

ORESTE.

Madame...

IPHIGÉNIE.

Achevez.

ORESTE.

Je ne puis.

IPHIGÉNIE.

Parlez. Que craignez-vous ?

ORESTE, *à part.*

Je ne sais où je suis.

IPHIGÉNIE.

Quel fut son assassin ?

ORESTE.

Son épouse adultère.

IPHIGENIE.

Clitemnestre ?

ORESTE.

L'amour trama ce noir mystère.
Il l'arma d'un poignard.

IPHIGENIE.

O crime ! Affreux transport !
De son assassinat quel est le fruit ?

ORESTE.

La mort.

IPHIGENIE.

Comment ?

ORESTE, *troublé.*

Son fils...

PILADE, *bas à Oreste.*

Arrête. Ah ! qu'il me désespère !

IPHIGÉNIE.

Eh bien, son fils! Parlez.

ORESTE.

Il a vengé son père.

IPHIGÉNIE.

Qu'entends-je?

PILADE.

Au nom des dieux, madame, remplissez
Notre plus cher espoir, qu'ici vous trahissez.
Quel soin...

IPHIGÉNIE, *à Oreste.*

Qu'est devenu ce fils?

ORESTE.

L'horreur du monde.

IPHIGÉNIE.

Grands dieux!

ORESTE.

Las de traîner sa misère profonde,
Il a cherché la mort qu'il a trouvée enfin.

IPHIGÉNIE, *à part.*

O déplorable sang! Implacable destin!
(*A Oreste.*)
Mycène n'a donc plus, du grand vainqueur de Troye...

ORESTE.

Que la plaintive Electre, à sa douleur en proie.

IPHIGÉNIE.

Prêtresses... Conduisez ces deux infortunés,
Aux lieux où pour l'autel ils doivent être ornés.
(*A part.*)
Je ne peux plus long-tems devant eux me contraindre.

SCENE V.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMENE.

IPHIGÉNIE.

ORESTE est mort!

ISMÉNIE.

Hélas! Que vous êtes à plaindre!

IPHIGÉNIE.

Il est mort! ç'en est fait, tout est fini pour moi...

ISMÉNIE.

Ah, madame! Quel est l'état où je vous vois?

EUMÈNE.

De quel saisissement êtes-vous pénétrée!

IPHIGÉNIE.

Quelle confusion dans le palais d'Atrée!

Quel cours d'assassinats l'un par l'autre punis !...
Poursuivez, dieux cruels, contre mon sang unis ;
Dans mon flanc déchiré cherchez le triste reste,
De ce coupable sang qu'avec vous je déteste.
Horrible perspective, effroyable avenir,
Que mes regards tremblans ne peuvent soutenir !
Hé quoi ! Traîner sans cesse un joug fatal au monde !
Ne m'abreuver jamais que du sang qui m'inonde !
Ne voir, pour tout objet, que morts et que mourans,
Avec de longs sanglots sous mes mains expirans !
Ce jour encor, malgré le remords qui me ronge...
Ah ! plutôt dans mon cœur que le couteau se plonge.
Cessons de respecter l'ouvrage des humains ;
Dans un temple de paix, eux seuls arment mes mains.
Suivons le désespoir où ma vertu me livre.
Où l'innocent périt, c'est un crime de vivre.

ISMÉNIE.

Ah ! pour vous arracher d'un rigoureux séjour,
Le sort vous réduit-il à renoncer au jour ?
Quoi donc ! Oubliez-vous qu'Electre encor vous reste,
Et peut vous tenir lieu de votre cher Oreste ?
Osez-vous, dans vos fers, au trépas recourir,
Au mépris d'une sœur qui peut vous secourir ?
Elle-même, grands dieux ! mortellement atteinte,
Parmi l'affreux débris de sa famille éteinte,
Au milieu des ruisseaux du sang dont elle sort,
Rampe et succombe en proie aux horreurs de son sort.
Ah ! pour elle, du moins, supportez la lumière ;
Vivez, et rappelez votre force première,
Avec l'espoir certain de fuir votre oppresseur,
Et d'adoucir sur-tout les maux de votre sœur.

IPHIGÉNIE.

Hélas !

ISMÉNIE.

Dans cet espoir le ciel vous autorise,
Moins rigoureux enfin, le sort le favorise,
Et livre à vos projets un citoyen d'Argos.
Osez rompre par lui la chaîne de vos maux ;
De ces sauvages mers ouvrez-lui le passage ;
Qu'il retourne à Mycène, et qu'un heureux message,
Instruise votre sœur du secret de vos jours,
Qui, sans doute, des siens vont ranimer le cours.
Eh quoi, vous balancez !

IPHIGÉNIE.

Eh bien ! je m'abandonne,
Au dangereux conseil que ta pitié me donne...
Au moins d'un malheureux j'adoucirai le sort.
Mais captive en ces lieux, par quel secret ressort...?

ISMÉNIE.

Approuvez seulement le zèle de mon père,
Celui de ses amis.

IPHIGÉNIE.

Je crains que ma misère,
Que sa contagion ne s'étende sur eux.
Ah ! si j'allois leur faire un sort plus rigoureux !

ISMÉNIE.

Fuyant l'œil du tyran, sans titre et sans fortune,
Qui les rendent suspects à sa crainte importune,
Croyez qu'enveloppés dans leur obscurité,
Ils vous pourront servir avec impunité.

IPHIGÉNIE.

Tu crois...

ISMÉNIE.

De l'un des Grecs cher à votre espérance,
Vous allez voir bientôt les jours en assurance.
Je cours...

IPHIGÉNIE.

Arrête. Ecoute, et que ton amitié,
Se prête encor aux soins d'une juste pitié.
Ces deux infortunés qu'un même sort rassemble,
Pourquoi les séparer ? Délivrons-les ensemble.
Un sentiment secret me rend plus cher l'un deux;
Mais l'autre également est homme, et malheureux.

ISMÉNIE.

Mon cœur vous prévenoit. Le même soin l'anime.

IPHIGÉNIE.

L'effroi vient me saisir sur le bord de l'abîme...
Des vengeances du ciel si j'offensois les droits!
Si j'étois malheureuse et coupable à la fois!...
Vas, ne m'écoute plus, et cours trouver ton père;
Je vois qu'il n'est plus tems que mon cœur délibère.
Mais qu'il ne tente rien qu'à l'abri du danger;
C'est redoubler mes maux que de les partager.

SCÈNE VI.

IPHIGÉNIE, EUMENE.

IPHIGÉNIE.

Toi, cours trouver Thoas. Qu'une innocente feinte,
L'éloigne de ces lieux, et commande à sa crainte;
Qu'elle force son zèle à différer la mort,
De ces infortunés dignes d'un meilleur sort :
Flatte l'illusion qui les lui peint coupables;
Prête-leur des forfaits, dont ils sont incapables!

Dis que Diane, avant de les sacrifier,
Vient de nous ordonner, de les purifier...
Je sens avec effroi, dans le rang où nous sommes,
Combien il est affreux d'en imposer aux hommes.
Mais le motif m'excuse en cette extrémité ;
Qui sert les malheureux, sert la divinité.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PILADE.

ORESTE.

Enfin, nous voilà seuls, et libres de contrainte ;
Je peux et respirer, et te parler sans crainte,
Avant qu'un même sort trop long-tems attendu,
Fasse couler mon sang dans le lieu confondu.
Un soin nouveau se mêle au trouble qui me presse.
O mon ami, dis-moi, quelle est cette prêtresse,
Dont le sensible cœur, digne de sa beauté,
Sait dans les malheureux chérir l'humanité?
Quel intérêt secret, que je ne peux comprendre,
Au sort d'Agamemnon ici peut-elle prendre?
D'où vient qu'à son aspect s'éclaircissoit la nuit,
Qu'autour de moi répand le malheur qui me suit?
Par quel charme inconnu la terreur qui me glace,
A d'autres soins plus chers dans mon sein faisoit place?
Quels sont les sentimens dont j'éprouvois l'attrait?
Enfin de mes remords qui peut m'avoir distrait?

PILADE.

En cet instant fatal que ton honneur reclame,
Quel méprisable soin vient agiter ton âme?
De quoi va s'occuper ton esprit égaré,
Tandis que sur l'autel le glaive est préparé?
Où t'emportent les pleurs d'une femme étrangère,
Qu'aura versé sur nous sa pitié passagère?
Déjà trop ébranlé par tes premiers tourmens,
Veux-tu perdre l'honneur de tes derniers momens?
Remplis plutôt ton cœur du soin de ta mémoire ;
Meurs sans honte, du moins, s'il faut mourir sans gloire.
Maître de tes transports, impose à tes bourreaux,
Et ne leur laisse voir, de toi, que le héros.

Un grand cœur ne connoît de tourment que la honte ;
Il cède à sa rigueur ; le reste, il le surmonte.

SCENE II.

ORESTE, PILADE, IPHIGÉNIE.

IPHIGÉNIE.

JE vois vos fronts troublés. Mon douloureux aspect,
O dignes étrangers, vous seroit-il suspect?
Ah! jugez mieux d'un cœur qui prend votre défense;
Il ne mérite pas que le vôtre l'offense...
Changeant mon ministère en un plus cher emploi,
Je viens vous affranchir des rigueurs de la loi;
Je l'espère du moins. L'humanité plus forte,
Après de longs combats sur mon devoir l'emporte;
Je sens même les dieux dans mon cœur s'opposer,
Au mystère sanglant qu'il s'emble m'imposer;
Et suspendant pour vous leurs volontés suprêmes,
A votre aspect touchant, m'en faire un crime eux-mêmes.
J'ose vous l'avouer, un soin cher et pressant,
Se joint à la pitié que mon âme ressent.
Ce ciel m'est étranger. Ma patrie est la Grèce.
J'y veux écrire à ceux que mon sort intéresse;
Je veux fixer par vous leurs esprits incertains,
Et leur communiquer mes étonnans destins.

SCENE III.

ORESTE, PILADE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

MADAME...
(*Appercevant les étrangers, elle lui fait signe de les faire retirer.*)

IPHIGÉNIE.

(*A Isménie.*)

Eloignez-vous. Ciel! que viens-tu m'apprendre?

ISMÉNIE.

Qu'à sauver les deux Grecs vous ne pouvez prétendre,
Alors qu'un seul suffit au succès de vos vœux.
Tous nos amis, tremblants pour vous comme pour eux,
Disent que c'est se rendre inutile victime,
Et c'est peut-être, en vain, commettre un double crime.
Ils ajoutent encor que Thoas veut du sang,
Dût-il l'aller chercher jusques dans votre flanc;

Qu'il faut, ainsi qu'aux dieux qui peut-être l'exigent,
Céder une victime aux terreurs qui l'affligent;
Qu'avec plus de succès vous pourrez imposer,
A son zèle sanglant qu'il vous faut abuser,
Et que son cœur enfin, s'il voit un sacrifice,
Alors de vos discours verra moins l'artifice.
D'un invincible effroi tous en un mot surpris,
Ne veulent seconder mon père qu'à ce prix;
Aux prières, en vain son zèle a joint les larmes...
Madame, il a fallu céder à leurs allarmes.

IPHIGÉNIE.

Quelles extrémités !...

ISMÉNIE.

Ils vous ôtent le choix.
La nécessité parle. Il faut suivre sa voix.

IPHIGÉNIE.

Je suis, puisqu'il le faut, l'exemple de ton père,
Je cède à son danger, aux dieux, à ma misère.

ISMÉNIE.

Je cours le retrouver. Hâtez-vous.

SCENE IV.

IPHIGÉNIE, ORESTE, PILADE, *dans le fond.*

IPHIGÉNIE, *seule, sur le devant.*

SORT cruel,
Quelles sont tes rigueurs ! Ah ! d'où vient que le ciel
Ote presque toujours aux cœurs qu'il a fait naître
Humains et bienfaisans, l'heureux pouvoir de l'être !
(*à Oreste et à Pilade.*) (*à part.*)
Approchez. . . . (Je frémis.) Par mon trouble, apprenez
L'excès de vos malheurs, et me les pardonnez.
De mes foibles efforts oubliant l'impuissance,
N'ayant le cœur rempli que de votre innocence,
J'ai cru que je pouvois, douce et cruel erreur !
De vos destins communs diminuer l'horreur;
Je vous en ai flattés, je m'en flattois moi-même.
Trop aisément le cœur se livre à ce qu'il aime.
Ma pitié m'aveugloit : ses efforts hazardeux
Ne peuvent tout au plus sauver qu'un de vous deux,
Et telle est la rigueur de mon sort et du vôtre,
Qu'il faut que l'un, hélas ! meure pour sauver l'autre.
Vous partagez mon cœur, et vous le déchirez...
(*à Oreste.*)
Mais, puisqu'il faut choisir... C'est vous qui partirez.
Mes ordres sont donnés. Le danger, le tems presse;

Je cours en profiter pour vous, pour ma tendresse ;
Et je reviens.

SCENE V.

ORESTE, PILADE.

ORESTE, *éperdu.*

OU suis-je !... Et je la laisse aller !...
Mais, quelle voix pour moi, grands dieux ! peut lui parler ?

PILADE.

Le voilà donc rempli ce vœu si légitime !
De l'amitié, je meurs honorable victime.
O mon unique ami, souscris à mon bonheur ;
Souscris au choix des dieux si cher à mon honneur.
Laisse-moi mourir seul, et d'un ami fidèle
Donner à l'univers l'exemple et le modèle ;
Qu'avec étonnement il apprenne d'un roi
Jusqu'où de l'amitié s'étend l'auguste loi.
Tu ne peux mieux payer les soins de ma tendresse
Qu'en remplissant mes vœux et ceux de la prêtresse.

ORESTE.

O fureur !... M'aimes-tu ?

PILADE.

Quel étrange discours
Dont tes sanglots pressés interrompent le cours !
Si je t'aime !

ORESTE.

Réponds.

PILADE.

Ton air affreux me glace !
Parle. Que me veux-tu ?

ORESTE.

Que tu prennes ma place.

PILADE.

Moi ! renoncer au choix...

ORESTE.

Et c'est-là me chérir ?
Dis-moi qui de nous deux doit en ces lieux périr ?
Consulte l'amitié par mes crimes flétrie.
Ai-je quitté pour toi le trône et ma patrie ?
L'horreur de tes forfaits, ta rage et tes remords
T'ont-ils ici conduit à travers mille morts ?
Parricide vengeur du meurtre de ton père,
Ton bras dégoute-t-il du meurtre de ta mère ?
Vois-tu des traits de sang et des spectres dans l'air,
Au jour que font éclore et la foudre et l'éclair ?

Vois-tu fuir devant toi la terre épouvantée ?
Marcher à tes côtés ta mère ensanglantée ?
Vois-tu d'affreux serpens de son front s'élancer,
Et de leurs longs replis te ceindre et te presser ?...
Le seul trépas est-il ta dernière ressource ?
Lui seul, de tant d'horreurs, peut-il combler la source ?
Tu m'aimes, et tu veux qu'en cet horrible état,
Qu'écrasé sous le poids de mon noir attentat,
Fuyant le coup fatal que ma fureur implore,
Je recherche le jour que je souille et j'abhorre ?
Proscrit, désespéré, sans asyle, sans dieux,
Misérable par-tout, et par-tout odieux !
Tu m'aimes ! Et tu veux, ô comble de l'outrage !
Tu veux dans ton ardeur, ou plutôt dans ta rage,
Que je me souille encor du plus noir des forfaits,
Pour racheter mes maux et payer tes bienfaits !
Tu veux que redoublant l'excès de mes alarmes,
Afin de t'épargner quelques frivoles larmes,
Déjà de la nature exécrable bourreau,
Au sein de l'amitié je plonge le couteau !
Ah, barbare ! peux-tu jusques-là méconnaître
L'âme de ton ami, le sang qui l'a fait naître ?
Avec quels traits affreux dans ton cœur me peins-tu ?
Pour être criminel, me crois-tu sans vertu ?

PILADE.

Où t'égare l'horreur du trouble qui t'opprime ?
Quel noir transport te fait de mon trépas un crime ?
Pour racheter ta vie, as-tu vendu mon sang ?
Dois-tu, le glaive en main me déchirer le flanc ?
Ton cœur, ton foible cœur étonné du supplice,
Du choix de la prêtresse a-t-il été complice ?

ORESTE.

En suis-je moins, cruel, l'instrument de ta mort !
Qui t'a conduit ici ?

PILADE.

La rigueur de ton sort.

ORESTE.

Hé bien !...

PILADE.

Mais malgré toi, malgré ta résistance
Qui n'a jamais cessé d'éprouver ma constance.
Que ta triste fureur cesse de t'imputer
Ma mort, qu'en vain ici tu veux me disputer ;
Ose plutôt par elle, ose briser ta chaîne.
Je peux fléchir des dieux l'inexorable haine ;
Le sang de l'amitié sur l'autel répandu
Pour expier l'erreur de ton bras éperdu.

ORESTE.

Malheureux ! T'est-tu joint à ma barbare mère,
Pour redoubler l'excès de ma douleur amère ?
Pourquoi veux-tu des dieux m'ôter le seul bienfait,
Et me charger encor d'un indigne forfait ?
Horrible au monde entier d'ou ma fureur m'exile,
Et quel seroit, dis-moi, quel seroit mon asyle ?
Si, de concert avec le destin ennemi,
Tu m'ôtois à la fois la mort et mon ami ?

PILADE.

Meurs donc, cruel, au gré de ta farouche envie ;
Fais donc à ton ami perdre une double vie.
Hélas ! Je me flattois qu'au choix des dieux soumis ;
Que respectant leur sang dans tes veines transmis,
Ton cœur s'éleveroit au-dessus de lui-même,
Et me feroit enfin revivre en ce que j'aime.
Mais tu ne veux que suivre, en furieux, mes pas,
Et me ravir, ingrat, le prix de mon trépas.
Ah dieux !... Mon cher Oreste, ah ! par pitié, par grace,
Daigne, pour ton ami, survivre à sa disgrace !
Qu'au gré des dieux, contens du supplice ou je cours,
De tes tristes fureurs je termine le cours !
Faut-il pour triompher de ton humeur altière,
Qu'avec Agamemnon et sa famille entière,
Qu'avec toute la Grèce unie à tes malheurs,
Je tombe à tes genoux, et d'un torrent de pleurs...?

ORESTE.

Arrête. Jusques-là peux-tu pousser l'injure ?
Au pied de ces autels veux-tu qu'enfin j'abjure
Tous ces sermens si chers et si multipliés,
Par qui nos cœurs s'étoient l'un à l'autre liés ?
Barbare !... Ah ! je succombe à ce dernier outrage...
Vois mon horrible état, vois ton horrible ouvrage...
Je ne me connois plus... Mais loin de s'adoucir,
Ton inflexible cœur semble encor s'endurcir ?
Hé bien ! Je vais, sauvant un crime à la prêtresse,
Lui découvrir le mien, et l'horreur qui me presse,
L'obliger, par devoir, à révoquer son choix.

PILADE.

Ami, que vas-tu faire ? Ah ciel !

ORESTE.

Ce que je dois.

PILADE.

Ah ! Quel délire affreux ! Quelle rage ennemie !
Achete-t-on la mort au prix de l'infamie ?
De toi-même, grands dieux ! porteras-tu l'oubli
Jusqu'à vouloir mourir dans l'opprobre avili ?

ORESTE.

C'est toi qui m'y contrains. Ton aveugle injustice
Impose à ma vertu ce honteux sacrifice.

PILADE.

Moi, juste ciel !

ORESTE.

Tranchons d'inutiles discours.
Ou jure-moi de fuir le trépas où tu cours,
Ou j'achète à ce prix la mort que je mérite :
J'en atteste les dieux, que mon aspect irrite.

PILADE.

Peux-tu jurer ta honte ?

ORESTE.

Et c'est toi qui la veux !
Oui, je la jure encore, ou réponds à mes vœux.
Je me déclare un monstre abhorrant la lumière,
Qui s'est fait un tombeau de la nature entière :
Je dis qui m'a fait naître, et qui j'ai fait périr.
Et si, de cet aveu, je ne dois pas mourir,
Si la prêtresse encor est pour moi combattue,
J'accepte ses bienfaits... je m'immole à ta vue.
Si cette main balance, ô terre, entr'ouvre-toi,
Et vous, qui m'entendez, ô cieux, écrasez-moi.

PILADE.

Je frémis ! qu'opposer à sa rage insensée ?
(*à part.*)
Inspirez-moi, grands dieux !... Ah, sans doute qu'Alcée...

ORESTE.

La prêtresse paroît.

PILADE.

Je cède à ta fureur.
Tes jours me sont encor moins chers que ton honneur.

SCENE VI.

ORESTE, PILADE, IPHIGÉNIE, EUMENE.

IPHIGÉNIE, *une lettre à la main.*

(*à Oreste, à Pilade.*)

VOICI. . . . Retirez-vous. Guide ses pas, Eumène ;
Au lieu que j'ai prescrit, hélas ! qu'on le ramène.

ORESTE.

(*à Iphigénie.*) (*Retenant Pilade.*)
Ah ! madame, arrêtez. Non, il ne mourra pas.
C'est à moi seul ici de subir le trépas.
Votre pitié se trompe au choix de la victime.

IPHIGÉNIE.

Cessez. Que faites-vous ?

ORESTE.

Je vous épargne un crime ;

(*montrant Pilade.*)

Ah ! détournez sur lui l'effet de vos bontés ;
Et réservez pour moi vos justes cruautés.

IPHIGÉNIE.

Pourquoi repoussez-vous la main tendre et propice
Que la pitié vous tend au bord du précipice ?

ORESTE.

Cet héroïque ami m'a tout sacrifié.
Malheureux seulement par ma triste amitié !

IPHIGÉNIE.

Eh ! quoi, vous préférez une mort rigoureuse
Au soin de me servir, et de me rendre heureuse ?

ORESTE.

D'un reproche honteux n'accablez point mon cœur.
De mes destins plutôt accusez la rigueur.
Dans cet ami si cher souffrez que je vous serve ;
Souffrez, pour vos desseins, que je vous le conserve.
Confiez sans soupçon vos lettres à sa foi ;
Et me laissez enfin mourir digne de moi.

IPHIGÉNIE.

Quel généreux transport ! Et quel effort insigne ?
Allez. De mes bontés vous n'êtes que plus digne.
Vivez, et me servez. Je ne sçais quelle voix
Parle à mon cœur pour vous, et confirme mon choix.

ORESTE.

Ah, dieux !... Ne rendez point mon sort plus déplorable.
Laissez, sans s'avilir, mourir un misérable.
La mort est mon espoir : n'allez point le trahir ;
Et ne me forcez pas peut-être à vous haïr.

IPHIGÉNIE.

Mais vous, consentez-vous au transport qui l'anime :
N'allez-vous pas, non moins barbare et magnanime,
Signalant contre moi votre triste amitié,
Combattre également les soins de ma pitié,
Leur préférer la mort.

PILADE, *à part.*

Hélas ! Que lui répondre ?

ORESTE, *éperdu.*

(*bas à Pilade.*)

Madame... Ah ! souviens-toi...

IPHIGÉNIE.

Vous semblez vous confondre.

Parlez, expliquez-vous ?

PILADE.

Son cruel désespoir
M'a fait, de lui survivre, un rigoureux devoir.

IPHIGÉNIE.

Comment?

ORESTE.

Ah! n'allez point d'une lâche foiblesse
Soupçonner de son cœur l'héroïque noblesse!
C'en est un, digne effort, s'il me laisse mourir;
En osant vivre, il fait pour moi plus que périr...
Mais, madame, cessez de vous nuire à vous-même.
Et me laissez enfin vous sauver ce que j'aime.
Hélas! pour vous servir, je suis trop malheureux...
Tournez vers mon ami ces regards généreux.
N me refusez pas; ce cœur vous en conjure.
Vous feriez de tous trois et la perte et l'injure.

IPHIGÉNIE.

Suivez donc, j'y consens, votre noble fureur,
Que mon âme tremblante admire avec horreur...
Mourez.

PILADE, *à part.*

Ciel! je frémis.

IPHIGÉNIE, *à Pilade.*

Me serez-vous fidèle?
Puis-je compter sur vous?

PILADE.

Vous connoîtrez mon zèle...
Daignez, de cet ami, d'un seul jour différer
Le sacrifice affreux qu'il vous faut préparer...
Qu'au moins de son bûcher la flâme étincelante
Ne me poursuive point sur cette mer sanglante...
Me le promettez-vous?

IPHIGÉNIE.

Comptez sur ma pitié.

PILADE.

Excusez les terreurs d'une tendre amitié.
Il faut que votre cœur par un serment s'engage:
Je ne peux consentir à partir sans ce gage.

IPHIGÉNIE.

Puisque vous l'exigez, j'en atteste les dieux.
Puissent-ils m'épargner un devoir odieux!
Mais ne laissons pas fuir le moment favorable.
(*à Oreste.*)
Etranger malheureux, encor moins qu'admirable,
Embrassez votre ami, que vous ne verrez plus.

ORESTE, *embrassant Pilade.*

Adieu. Retiens, ami, tes sanglots superflus.
Ne vois point mon trépas, n'en vois que l'avantage.

L'opprobre et les malheurs étoient tout mon partage.
Adieu. Conserve en toi, fidèle à l'amitié,
De ton ami mourant la plus digne moitié.
Prends soin, à ton retour, d'une sœur qui m'est chère :
Daigne essuyer ses pleurs, et lui rendre son frère.
(*montrant Iphigénie.*)
Sois fidèle sur-tout au vertueux objet
A qui je dois ici de tes jours le bienfait.
Adieu.

PILADE.

Je meurs.

ORESTE, *s'arrachant des bras de Pilade.*

Allons.

PILADE.

Mon ami m'abandonne...
Arrête.

ORESTE, *se précipitant de nouveau dans ses bras. puis s'en arrachant.*

O mon ami... Mais mon destin l'ordonne.

PILADE, *le retenant.*

Je ne puis m'arracher....

IPHIGÉNIE, *toute éplorée.*

Il faut vous séparer.

PILADE.

Madame...

IPHIGÉNIE, *à Pilade.*

Dans ses bras voulez-vous expirer ?
(*Elle conduit Oreste jusqu'au fond du théâtre.*)

PILADE, *à part sur le devant.*

Ami ! va, je saurai te sauver ou te suivre ;
Eh ! quand je le voudrois, pourrois-je te survivre ?

SCÈNE VII.

PILADE, IPHIGÉNIE.

IPHIGÉNIE.

Hélas ! que je vous plains !... Mais les momens sont chers.
Partez, et me servez ainsi que je vous sers.
Voici l'écrit enfin que j'adresse à Mycène.
Du sort qui vous poursuit si vous domptez la haine,
Ne trompez point l'espoir qui peut m'être permis ;
Qu'aux mains d'Electre il soit fidèlement remis.

PILADE.

Qu'entends-je ? Et quel rapport vous unit l'un et l'autre ?

IPHIGÉNIE.

Laissez-moi mon secret, j'ai respecté le vôtre.

PILADE.

Pardonnez. J'obéis.

SCÈNE VIII.

PILADE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, UN ESCLAVE.

ISMÉNIE.

Le navire est tout prêt :
Il flotte au gré du vent qui sert votre intérêt.
A travers les rochers cet esclave s'engage,
A conduire en secret l'étranger au rivage.
Le tems presse.

IPHIGÉNIE, *à Pilade.*

Venez. Puissiez-vous sans témoins,
Quitter ces bords sanglants, et mériter mes soins!

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

IPHIGÉNIE, EUMENE.

IPHIGÉNIE.

L'ESCLAVE ne vient point. O mortelles alarmes!
Mes yeux, sans le vouloir, se remplissent de larmes...
Qu'est devenu le Grec, si cher à ma douleur?
Est-il environné de mon propre malheur?...
Faut-il encor languir dans les tourmens du doute,
En proie à tous les maux que mon âme redoute?...
Cruels délais! Combien tout sert à confirmer,
Les noirs pressentimens qui viennent m'alarmer!
O ciel! Encoure-t-on ta haine rigoureuse,
Pour tendre à l'innocence une main généreuse?
Lorsque j'ai dû te plaire, ai-je pu t'irriter?
Et me puniras-tu de t'ôser imiter!

EUMÈNE.

Pourquoi vous effrayer de quelque vain obstacle?

IPHIGÉNIE.

Le trouble de mon cœur m'est un fidèle oracle.

EUMÈNE.

Aux maux que vous craignez, que sert de vous livrer?

Que sert avant le tems de vous désespérer ?

IPHIGÉNIE.

Va, j'ai comblé l'horreur du destin qui m'opprime;
J'ai fait des malheureux... peut-être par un crime !

EUMÈNE.

Calmez de vos frayeurs l'inutile transport,
Et d'Isménie, au moins, attendez le rapport.
Je l'apperçois.

SCENE II.

IPHIGÉNIE, ISMENIE, EUMENE.

IPHIGÉNIE.

Eh bien ! Que faut-il que j'espère ?
L'esclave et l'étranger ont-ils rejoint ton père ?

ISMÉNIE.

Tous deux au lieu prescrit, n'ont point encore paru.
Mon père impatient envain a parcouru,
Tous les sombres détours que l'esclave a dû prendre;
Il n'a rien vu. Tous deux sont encore à se rendre.
Il n'ose interpréter leurs sinistres délais.
Le calme cependant règne dans le palais;
Et vos desseins cachés dans la nuit du silence,
De l'œil qui vous poursuit trompent la vigilance.
Mais que vois-je ?

SCENE III.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMENE, L'ESCLAVE.

IPHIGÉNIE.

Approchez. Soyez moins effrayé.
Qu'est devenu le Grec à vos soins confié ?

L'ESCLAVE.

Il n'est plus.

ISMÉNIE.

Ciel !

IPHIGÉNIE.

Comment ?

L'ESCLAVE.

Sous de flatteurs auspices,
Rempant avec effort le long des précipices,
Nous avancions déjà vers l'asyle écarté,
Où flotte le vaisseau pour sa fuite apprêté.
Je précédois ses pas, et lui frayois la route.

Alarmé d'un bruit sourd, il m'arrête : il écoute ;
Et le moment d'après, il pense voir de loin,
S'avancer à pas lens quelque indiscret témoin.
Son cœur se trouble. Il veut qu'à l'instant je le quitte,
Et que j'aille éclaircir le danger qui l'agite ;
Je cède à la terreur dont je le vois frappé ;
Et moi-même tremblant, sous un roc escarpé,
Au fond d'une antre où l'onde en mugissant se brise,
Le faisant retirer de crainte, de surprise,
Je cours voir en effet si son œil abusé,
Pouvoit n'en avoir pas l'un à l'autre imposé.
Reconnoissant bientôt l'illusion fatale,
Qu'avoit produit en nous une frayeur égale,
Je revole vers lui. Mais, ô soins superflus!
Dans le creux du rocher je ne le trouve plus.
Les flots en s'y brisant, selon toute apparence,
L'ont englouti, madame, avec votre espérance.

IPHIGÉNIE.

(*A l'esclave. à Isménie.*)
O sort!... Allez. Et toi, de ces bords ennemis,
Fais éloigner ton père, ainsi que ses amis,
Conserve à ta tendresse une tête si chère ;
Qu'il rentre en son asyle, et moi dans ma misère!

SCÈNE IV.

IPHIGÉNIE, EUMENE.

IPHIGÉNIE.

C'EN est donc fait! Il faut renoncer pour toujours,
Au trop crédule espoir qui prolongeoit mes jours!
Jaloux des soins sanglans que sa rigueur m'impose,
Le ciel impitoyable à mon retour s'oppose...
Argos a disparu pour moi de l'univers!...
Ces lieux seront toujours de mes larmes couverts!
Ah! puisque sans espoir, en esclave asservie,
J'y dois trainer le poids d'une mourante vie,
Au moins contentons-nous. Voyons l'autre étranger,
Sur mes tristes destins osons l'interroger ;
C'est le dernier des Grecs que m'offriront sans doute,
Ces bords qu'avec horreur l'humanité redoute ;
Il faut en profiter.

EUMÈNE.

Eh! quel funeste bien,
Attend votre douleur d'un si triste entretien?
Voulez-vous renoncer au devoir de prêtresse?
Voulez-vous, de vos sens, moins que jamais maitresse,

Ranimant la pitié qu'il vous faut étouffer,
Céder à ses transports, au lieu d'en triompher?

IPHIGÉNIE.

Les dieux, en reprenant leur première victime,
Ne m'apprennent que trop mon devoir et mon crime.

EUMÈNE.

Ne voyez donc ce Grec, madame, qu'à l'autel,
Le front déjà baissé sous le couteau mortel.

IPHIGÉNIE.

Quel qu'en soit le péril, je ne peux m'en défendre;
Sers ma douleur. Je veux absolument l'entendre,
Et voir enfin par lui détruit ou confirmé,
Le doute affreux qui tient mon esprit alarmé.
Mais ne redoute rien à mon devoir contraire;
Je promets tout mon sang aux mânes de mon frère;
Sous le couteau fatal tu le verras couler,
Dans mon triste transport dût le mien s'y mêler!

SCÈNE V.

IPHIGÉNIE, *seule.*

DAIGNEZ me rendre, au moins, mon devoir légitime,
Et me laisser frapper, sans remords, ma victime,
Grands dieux, que ma douleur implore en frémissant,
Vous, qui m'épouvantez, en vous obéissant!
Et toi, jeune héros, ombre plaintive et tendre,
Reste du grand Pélos dont j'osois tout attendre,
Frère d'autant plus cher encore à ma douleur,
Que tu n'eus point de part à mon premier malheur,
Qu'au contraire, rempli d'innocentes alarmes,
Dans mes bras défaillans tu lui donnas des larmes,
Pour suprêmes devoirs, de mon amour tremblant,
Reçois, avec mes pleurs, cet hommage sanglant:
Reçois... Mais quel présent mon amour va lui faire!
Le sang des malheureux peut-il le satisfaire?
Hélas! il étoit né pour être leur soutien!
Du sort des malheureux un grand cœur fait le sien.

SCÈNE VI.

ORESTE, IPHIGÉNIE, EUMENE.

ORESTE, *à part.*

O MORT, à tant d'horreur arrache enfin mon âme,
(*A Iphigénie.*)
Pour vous suivre à l'autel, m'appelez-vous, madame?
Allons, avec transport je marche sur vos pas.

Les dieux ont su me faire un bonheur du trépas.
Allons. Quoi ! vous pleurez ?

IPHIGÉNIE.

Respectez ma foiblesse.
A mes yeux, s'il se peut, montrez moins de noblesse.
N'ébranlez plus un cœur toujours moins affermi,
Qui veut, et qui ne peut, être votre ennemi.
Cachez-vous tout entier à mon âme sensible ;
Votre vertu me rend mon devoir impossible.

ORESTE.

Ah ! ne prolongez point l'excès de mes malheurs.
Que sert de m'accabler de vos propres douleurs ?
Ne m'en présentez plus, par pitié, le spectacle.
Venez. A mon bonheur cessez de mettre obstacle...
Mais, madame, parlez. Qui peut vous arrêter ?
Frémissez-vous du coup que vous allez porter ?
Armez mon bras, du vôtre il va faire l'office,
Il va vous épargner ce sanglant sacrifice.

IPHIGÉNIE.

Qu'à ce noble transport mon cœur se sent presser !
Et quel est donc le sang que vous voulez verser ?
Quel sein vous l'a transmis ? Quel rang vous a vu naître ?
Mais je veux l'ignorer. Je crains de vous connaître...
Laissant votre secret entre vous et les dieux,
Seulement sur un point satisfaites mes vœux.
Que sait-on, dans Argos, du sort d'Iphigénie,
Qui vit, contre ses jours, la Grèce entière unie ?

ORESTE.

De quel ressouvenir déchirez-vous mon cœur !
Que me demandez-vous ? Ah, mortelle rigueur !

IPHIGÉNIE.

Et d'où naît, à son nom, le trouble qui vous presse ?
Brillant encor des fleurs d'une tendre jeunesse,
Vous n'avez pu la voir, vous n'avez pu tremper
Dans le complot des Grecs ardens à la frapper,
Vous n'avez pu parer l'autel pour son supplice !

ORESTE.

Mais quel soin !...

IPHIGÉNIE.

Répondez, n'étant point leur complice.

ORESTE.

Que voulez-vous ? Je vais subir le même sort,
Par le même chemin descendre au même bord.
Heureux, si je pouvois, victime obéissante,
Offrir aux dieux, comme elle, une tête innocente !...

IPHIGÉNIE.

Quoi donc ! Vous ignorez encore qu'elle vit,
Qu'aux cruautés des Grecs Diane la ravit,
Et que la transportant sur un rivage horrible...

ORESTE.

Qu'entends-je? Iphigénie... ô dieux! est-il possible?..
Elle vit?... Achevez, je meurs moins malheureux...
Dites... Le savez-vous?... Sur quels bords rigoureux
Respire une victime et si chère et si tendre?

IPHIGÉNIE.

En ces lieux.

ORESTE.

Juste ciel... Et pourrez-vous m'apprendre
Quel est son sort?

IPHIGÉNIE.

Hélas! plus à plaindre que vous,
Le sort qui vous attend lui paroîtroit trop doux!

ORESTE.

Ah dieux! que ce discours me fait naître d'alarmes!..
Et ne puis-je la voir, l'arroser de mes larmes?
Si vous saviez... Mais non... Je lui ferois horreur...
Elle détesteroit mon crime et ma fureur...
Voyant d'un sang si cher, ma main fumante encore,
Pourroit-elle m'aimer? Moi-même je m'abhorre...
Cieux! quels sont mes tourmens! Puis-je les supporter?
Mais le plus grand de tous, c'est de les mériter.

IPHIGÉNIE.

Quoi! vous êtes coupable, et mon cœur vous excuse!
Vous méritez la mort, et ma main s'y refuse.
De vos affreux transports quand je devrois frémir,
Mon cœur s'en attendrit, je ne sais que gémir.
Et qu'êtes-vous? Parlez, il y va de ma vie.

ORESTE.

D'Oreste infortuné, que pense Iphigénie?

IPHIGÉNIE.

C'étoit tout mon espoir. Elle sait qu'il est mort.

ORESTE.

Non, madame, il survit aux horreurs de son sort.

IPHIGÉNIE.

Que dites-vous?

ORESTE.

Il vit, mais sans espoir pour elle!

IPHIGÉNIE.

Comment?

ORESTE.

O destinée! O rigueur éternelle!
Elle ignore qu'ici...

IPHIGÉNIE.

Je vous vois fondre en pleurs!
Ah! qui que vous soyez, ah! parlez, ou je meurs.

ORESTE.

Mon trouble et mes sanglots ne font que trop connaître..

IPHIGÉNIE.

Dans mon cœur éperdu quel soupçon fait-il naître !
Sa jeunesse... Ses traits... Un secret sentiment...
Se peut-il... Achevez. Finissez mon tourment.

ORESTE, *éperdu.*

Eh bien ! A ses malheurs reconnoissez Oreste.

IPHIGÉNIE, *tombant évanouie dans les bras d'Eumène.*

Mon frère !

ORESTE.

Iphigénie ?... Oui. Tout mon cœur m'atteste...
(*avec transport.*) Iphigénie...

IPHIGÉNIE, *revenant à elle.*

Oreste... Ah ! tous mes sens charmés...
Mon frère !... O nom si cher !...

ORESTE.

Ma sœur ! Quoi ! vous m'aimez ?...
Vous n'avez point horreur... Je vois couler vos larmes...
Ma chère Iphigénie...

IPHIGÉNIE.

O moment plein de charmes !...
Mon frère est dans mes bras... Et j'allois l'égorger !...
(*elle retombe dans les bras d'Eumène.*)

ORESTE.

Cessez. Dans quels ennuis m'allez-vous replonger ?

IPHIGÉNIE.

Eh ! qui vous a conduit sur ce bord homicide ?

ORESTE.

Le ciel, l'injuste ciel, qui m'a fait parricide,
Et qui, m'en punissant, déchaîne sur mes pas
Tous les monstres vengeurs des gouffres du trépas.
Et, pour m'en délivrer, le cruel me condamne
A ravir en ces lieux l'image de Diane !

IPHIGÉNIE.

Ce ciel impénétrable, et qui me fait trembler,
Veut-il finir nos maux, ou les veut-il combler ?
Mais comment imposer au tyran qui m'observe ?
Comment vous dérober au sort qu'il vous réserve ?
Qu'en ce moment fatal je découvre d'horreurs !
O superstition, quelles sont tes fureurs !
(*à Oreste.*)
J'entends du bruit. Fuyez. Cache ses pas, Eumène.
Dieux, si c'étoit Thoas ! Si sa rage inhumaine !...
Allez.

ORESTE.

Moi, vous quitter ! Que j'expire en vos bras,
C'est mon espoir.

IPHIGÉNIE.

Cruel, voulez-vous mon trépas ?

SCÈNE VII.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

Fuyez Thoas, fuyez sa rage forcénée ;
Il sait de l'étranger la fuite infortunée.
L'esclave est expirant. Il cherche dans son sein
A démêler le nœud d'un malheureux dessein.
Sans être encor suspects à sa barbare rage,
Mon père et ses amis ont prévenu l'orage ;
Du vaisseau pour le Grec vainement préparé,
Ils ont couru se faire un asyle assuré.

IPHIGÉNIE.

La mort est à présent le seul dieu que j'implore ;
Je me sauve en ses bras d'un crime que j'abhorre.

ISMÉNIE.

Vous me faites frémir. Parlez.

IPHIGÉNIE.

L'autre étranger,
Que j'allois, que j'ai dû de ma main égorger...

ISMÉNIE.

Eh bien !

IPHIGÉNIE.

Il est mon frère.

ISMÉNIE.

O ciel !

IPHIGÉNIE.

Tu vois mon trouble,
Mes pleurs, mon désespoir, que son danger redouble.

ISMÉNIE.

Madame, il faut...

SCÈNE VIII.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMENE.

EUMÈNE.

Oreste est au pouvoir d'Arbas.
Il vient de s'en saisir par l'ordre de Thoas.

IPHIGÉNIE.

De quels traits, ciel vengeur, ta main appésantie
Vient frapper coup sur coup mon âme anéantie !
Un courroux éternel semble-t-il t'animer ?
Mes pleurs ne pourront-ils jamais te désarmer ?
Veux-tu donc me forcer d'assassiner mon frère ?...
Dans ses embrassemens terminons ma misère.
Courons...

ISMÉNIE.

Où vous égare un aveugle transport?

EUMÈNE.

Ah! madame, arrêtez. Que cherchez-vous?

IPHIGÉNIE.

La mort.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

THOAS, GARDES.

THOAS.

Quel art, à me tromper employoit l'infidelle!
Sous quel prétexte saint, elle m'éloignoit d'elle!
O mystère fatal! Pour m'en imposer mieux,
Oser impunément faire parler les dieux!
De son perfide cœur éludant l'artifice,
Que n'ai-je, sous mes yeux, pressé le sacrifice!
Devois-je sur sa foi déposer ma terreur!
Qui peut m'avoir plongé dans ce sommeil d'erreur?
De ma religion vengeant le privilège,
Que ne puis-je porter dans son cœur sacrilège,
Avec tous mes tourmens, le fer et le poison!
Faut-il, de tout mon sang, payer sa trahison?
Mais qui suspend mon bras! Frappons qui nous opprime.
Jusques sur les autels on doit punir le crime.

SCÈNE II.

THOAS, ARBAS, GARDES.

ARBAS.

Tout est, avec effroi, rentré dans le devoir,
Seigneur. L'autre étranger reste en votre pouvoir,
Celui, dont les fureurs vous remplissoient d'alarmes...
Je l'ai repris des mains de la prêtresse en larmes.
Mais, quel trouble nouveau...

THOAS.

Tout me devient suspect,
Tout s'offre à mes regards sous un sinistre aspect.
O toi, fidèle Arbas, dont les soupçons propices,
Sont venus m'éveiller au bord des précipices,
Crois-tu que l'étranger aux autels échappé,

Dans les flots en effet soit mort enveloppé,
Et que le traître obscur qui lui servoit de guide,
N'ait point, dans les tourmens, fait un récit perfide?

ARBAS.

Je ne crois pas, seigneur, qu'il vous ait imposé.
Mourant, sur quel espoir vous eût-il abusé?
L'on auroit su, d'ailleurs, trouver votre victime,
Parmi ces malheureux, connus par leur seul crime,
Que ma prudence au port vient de faire arrêter,
Sur le vaisseau caché qui dut la transporter.
Eux-mêmes, dans les fers attendant leur supplice,
Confirment le récit de leur lâche complice;
Ils gardent sur le reste un silence profond.

THOAS.

Quel noir pressentiment m'agite et me confond?

ARBAS.

Eh bien! sur ce soupçon, peut-être légitime,
Faites dans les rochers chercher votre victime;
Nous saurons l'y trouver, et la rendre au trépas,
Si l'abîme des flots ne la recèle pas.

THOAS.

Va, cours. Délivre-moi du trouble qui me presse.

SCENE III.

THOAS, GARDES.

THOAS, *à l'un des gardes.*

ET vous, faites venir l'infidelle prêtresse.
Contre mes derniers jours l'oracle prononcé,
Revient, en traits de sang, frapper mon cœur glacé.
Je sens qu'à mon destin Diane m'abandonne.
La trahison me suit, et la mort m'environne.
En vain sur mes périls je voudrois m'aveugler...
Mais quel prodige affreux vient encor m'accabler!
Par tous les malheureux qu'à fait périr mon zèle,
Je m'entends appeler dans la nuit éternelle:
Je vois se ranimer leurs membres desséchés,
Qu'autour de ces autels mes mains ont attachés...
Comment interpréter ces effrayans miracles?
Grands dieux! démentez-vous la foi de vos oracles?
Mais n'écoutons ici que ma propre fureur;
Et méprisons l'effet d'une aveugle terreur.

SCÈNE IV.

THOAS, IPHIGÉNIE, GARDES.

THOAS.

APPROCHEZ et tremblez. Que votre âme éperdue,

Sente déjà la peine à ses crimes trop dûe.
Mais répondez, perfide, à mon courroux trahi,
Prêt à venger sur vous le ciel désobéi.
Malheureuse! Pourquoi cet étranger funeste,
Ravi, mais vainement, à la rigueur céleste?
Quels étoient vos projets? Quel mystère odieux
Vous faisoit, contre moi, trahir l'ordre des dieux?

IPHIGÉNIE.

Quant aux plus noirs soupçons votre âme abandonnée,
Semble m'avoir déjà sur leur foi condamnée,
Que sert de m'abaisser à me justifier?
Mais à la vérité s'il faut sacrifier,
Je n'eus d'autre dessein, quand je brisai la chaîne,
De l'un de ces captifs que poursuit votre haine,
Que d'informer par lui mes parens affligés,
Du secret de mes jours malgré moi prolongés;
Et ce cœur innocent que noircit l'imposture,
Ecouta seulement la voix de la nature.

THOAS.

Par ce lâche discours croyez-vous m'abuser?
Et fut-il vrai, qui peut d'ailleurs vous excuser?
Quand vous savez sur-tout qu'un oracle terrible,
Me menace toujours du sort le plus horrible,
Si je n'immole aux dieux, de leurs autels jaloux,
Tout profane étranger proscrit par leur courroux.

IPHIGÉNIE.

Ah! cet oracle obscur autant qu'épouvantable,
Pour le malheur du monde, est-il si véritable?
Ceux qui vous l'ont rendu, n'ont-ils pu vous flatter?
Au gré de votre cœur n'ont-ils pu le dicter?
Les ministres des cieux sont-ils incorruptibles?
D'erreurs ni d'intérêts ne sont-ils susceptibles?
Hélas! pour approcher des dieux et des autels,
En ressemblons-nous moins au reste des mortels?
Je ne veux point ici pousser plus loin le doute,
Sur ces décrets confus que votre âme redoute;
Mais la raison du moins doit les interpréter;
C'est l'oracle qu'il faut avant tout écouter.

THOAS.

Quel perfide détour, et quel affreux langage?
A me l'oser tenir quel motif vous engage!
Pouvez-vous, au mépris des dieux, de votre rang,
Excuser vos forfaits par un crime plus grand?
Par une piété, peut-être criminelle,
Faut-il, Diane, encor te respecter en elle?
Et ne devrois-je pas, de crainte dépouillé,
Venger ici l'honneur de ton temple souillé?

IPHIGÉNIE.

Eh bien, de vos fureurs comblez donc la mesure!

Epargnez-moi des maux dont frémit la nature,
Et que mon œil tremblant découvre avec horreur.
Au gré de vos soupçons et de votre terreur,
Frappez ce cœur, de crime et de crainte incapable,
Ce cœur que vous voulez, en vain, rendre coupable;
N'attendez pas qu'en pleurs je tombe à vos genoux;
Je n'y voudrois tomber que pour hâter vos coups.

THOAS, *aux gardes.*

Que l'on fasse à l'autel venir l'autre victime.

(*à Iphigénie.*)

Dans son cœur tout sanglant mon courroux légitime,
Va d'un œil scrupuleux, sur votre châtiment,
Interroger le ciel et son ressentiment.

L'intérieur du temple s'ouvre. Oreste paroît et s'avance au milieu des prêtresses, vers l'autel.

IPHIGÉNIE, *à part.*

Où suis-je? Et quel spectacle! O nature! ô mon frère!
O sacrifice affreux d'une tête si chère?

SCENE V.

THOAS, ORESTE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMENE, PRÊTRESSES, GARDES.

THOAS, *à Iphigénie.*

VENEZ remplir les soins de votre emploi sacré,
Et prendre sur l'autel le couteau révéré.

IPHIGÉNIE.

Seigneur...

THOAS.

Obéissez au ciel qui vous commande;
Versez à son courroux le sang qu'il vous demande.

IPHIGÉNIE, *à part.*

Moment terrible! O dieux, venez me secourir?
Je succombe... (*haut.*) Seigneur.. Je ne peux que mourir..

THOAS.

Quoi! Vous osez encore ici contre vous-même,
Trahir des dieux présens l'ordre saint et suprême?

ORESTE.

Que lui commandes-tu, tyran, dont la terreur,
Fait de ce temple saint un théâtre d'horreur?
A la honte des dieux, que ton erreur atroce,
Rabaisse au vil néant de ton être féroce,
Monstre, peux-tu penser qu'ivres de sang humain,
On ne peut les fléchir qu'un poignard à la main?
Cesse de faire enfin ces dieux à ton image,
Et d'ériger le meurtre, et le crime en hommage.

Si ton cœur altéré cherche à boire mon sang ;
Tigre, que ne viens-tu me déchirer le flanc ?

THOAS.

Qu'entends-je ? Oses-tu bien, insensé, téméraire...
(*à Iphigénie.*)
Obéissez, frappez.

IPHIGÉNIE.

Seigneur... Il est mon frère.

ORESTE.

Oui, je le suis. Devant le fils d'Agamemnon,
Lâche, baisse les yeux, et respecte ce nom.
Rentre dans les horreurs du trouble qui te tue :
Je voulois te ravir le jour et la statue.
C'est à la voix du sang des malheureux humains,
Dont s'abreuve ton cœur par d'innocentes mains,
C'est à ses cris plaintifs qu'au défaut du tonnerre,
Mon bras venoit venger et consoler la terre,
Et de l'atrocité d'un culte destructeur,
Laver dans tout ton sang et l'homme et son auteur.

IPHIGÉNIE, *à Oreste.*

Cessez...

ORESTE.

Soyez ma sœur, soyez Iphigénie.
Votre terreur pour moi m'est une ignominie.
Ayez la fermeté qui sied à la vertu ;
C'est mériter son sort que d'en être abattu.

THOAS.

A cet excès d'orgueil et d'audace effrénée,
L'étonnement encor tient ma langue enchaînée...
Pour me braver ici, parle, quel es-tu ?

ORESTE.

Roi.
Si je t'avois puni, j'en remplissois la loi.

THOAS, *troublé.*

(*à Iphigénie.*)
Je cède à ma fureur. Frappez, quel qu'il puisse être.
Faites vôtre devoir, et me vengez d'un traître.

IPHIGÉNIE.

O cieux, vous l'entendez, et vous ne tonnez pas ?
Et vous tenez fermé l'abîme sous ses pas ?
Parricide jouet d'une aveugle imposture,
Tu m'oses commander d'outrager la nature ?
De mon frère, tu veux que je sois le bourreau,
Qu'en son cœur tressaillant j'enfonce le couteau ?
Que respirant encor, mes mains, ces mains sanglantes,
Arrachent de son flanc ses entrailles fumantes,
Et que d'un œil affreux, plein de ta cruauté,
J'y consulte pour toi le ciel épouvanté ?

Ah! cet excès d'horreur me rend tout mon courage.
Mais de quel droit ici me commande ta rage ?
Es-tu mon maître ? Es-tu le dieu de ces autels ?
Dois-je en tribut mon sang au dernier des mortels ?

THOAS.

Sans doute, tu le dois. Oses-tu méconnoître...

IPHIGÉNIE.

Frappe. Sois mon bourreau. Mais le ciel est mon maître.

(*Elle s'élance vers l'autel, s'empare de la victime, puis s'adresse aux prêtresses.*)

Et vous, ne s'ouffrez point qu'on attente à vos droits.
N'obéissez qu'aux dieux, n'écoutez que ma voix.
Rentrez dans les devoirs de votre ministère.
Défendez l'innocent, soulagez sa misère.

(*Leur montrant Oreste.*)

Veillez sur ce pur sang du maître des humains;
Ses jours sont par le ciel confiés à vos mains.

(*Les prêtresses forment un cercle autour d'Oreste.*)

THOAS.

Gardes.

ORESTE, *à Iphigénie.*

Laissez, ma sœur, laissez à mon courage
Le soin de m'immoler à sa barbare rage.

THOAS, *aux gardes interdits.*

Quoi donc! à son aspect vous reculez d'effroi!

(*les gardes font un mouvement.*)

IPHIGÉNIE, *s'avançant vers les gardes.*

Prophânes, arrêtez. Et respectez un roi.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, ARBAS.

ARBAS, *éperdu.*

AH! paroissez, seigneur. Une effroyable escorte...

THOAS.

Quel bruit horrible, ô ciel! on enfonce la porte.
Courrons... Mais immolons avant à mon courroux...

IPHIGÉNIE, *s'avançant.*

Viens-tu braver les dieux qui combattent pour nous ?

ORESTE,

repoussant avec force derrière lui Iphigénie, et s'offrant aux coups de Thoas.

Ah! laissez dans mon sang noyer sa barbarie.

THOAS, *le bras levé sur Oreste.*

Sois le premier objet, traître, de ma furie...

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, THOAS, PILADE, *troupe des Grecs.*
PILADE *arrête d'une main Thoas et le frappe de l'autre.*

ARRÊTE, et meurs, barbare, au pied de ces autels.
(aux gardes et prêtresses.)
Fuyez, tyrans sacrés des malheureux mortels.
(il se précipite dans les bras d'Oreste.)
Ne crains plus rien. Tout fuit. La garde est dispersée ;
J'ai su tromper mon guide, et j'ai rejoint Alcée.
Guidé par l'amitié, sécondé par les dieux,
Je rentre avec les miens, triomphant dans ces lieux.

IPHIGÉNIE, *à Isménie avec transport.*
Cours délivrer ton père.

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

ORESTE, PILADE, IPHIGÉNIE, *troupe de Grecs.*

ORESTE.
O Moitié de ma vie !

PILADE.
Vivez.

ORESTE.
Ah, digne ami, revois Iphigénie.

PILADE.
Iphigénie, ô ciel !

IPHIGÉNIE.
Vous apprendrez mon sort.
Mais les momens sont chers. De ce temple de mort
Où la vertu gémit sous le glaive abattue
Allons avec respect enlever la statue.
Tantôt vous m'avez dit qu'à son enlèvement
Les dieux bornoient le cours de votre affreux tourment.

ORESTE.
J'en sens déjà l'effet. Quel changement j'éprouve !
Dans quel calme profond soudain je me retrouve !
Je sens tous mes forfaits dans mon cœur expiés.
L'abîme dévorant se ferme sous mes pieds.
L'horreur me fuit. Tout semble autour de moi renaître.
Dans un monde nouveau je prends un nouvel être.

IPHIGÉNIE.
O bienfaits inouis ! Je reconnois les dieux.
La loi de la nature est donc la loi des cieux.

PILADE.
Alcée impatient, avec le vent propice,
Nous attend sur ces bords. Marchons et sous l'auspice
Du ciel fécond pour nous en miracles divers,
Allons en étonner la Grèce et l'univers.

FIN.